

Les physiiciens, c'est ainsi qu'on nommait alors et que les Anglais nomment encore aujourd'hui les disciples d'Esculape, étaient dès lors tributaires de la plaisanterie française. Payés pour ramener la santé, ils faisaient naître quelquefois la gaité ; c'était accomplir la moitié de leur tâche.

Tous nos poètes comiques, du XII^e siècle jusqu'à nous, de Guiot à M. Delavigne, en passant par le grand Molière, ont richement exploité la matière médicale. Seulement ce qui chez M. Delavigne devient un sourire anodin, est, comme on sait, chez Molière, une plaisanterie acérée, destinée à trancher au vif dans le pédantisme. Guiot avec moins de génie offre quelquefois des situations où semble contenue en germe la plaisanterie du grand poète. Vous avez entendu dire au médecin Fagotier : « Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille. »

Guiot avait dit :

Ils occient molt de la gent ;
Jà n'out ni ami ni parent
Que ils voulussent trouver sain (1)

Voilà pour les qualités personnelles ; voici pour la science : Vous vous souvenez de l'analyse lucide que fait le docteur Sganarelle des causes du mutisme : vous savez que « le poumon « que nous nommons en latin *armyon* ayant communication avec « le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, et rencon- « trant les vapeurs qui remplissent la concavité de l'omoplate « *ossabundus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa, milus*, voilà « justement ce qui fait que votre fille est muette. » N'y a-t-il pas dans les vers suivants une intention analogue ? Il est vrai qu'en poésie l'intention n'est pas réputée pour le fait.

En chacun homme ils trouvent tèche (*qualité bonne ou mauaise*).
S'il a fièvre ou la toux sèche,

(1) Le sujet même du *Médecin malgré lui* se trouve dans un fabliau du XIII^e siècle : *Le Mire de Brai*.